

FRÉDÉRIC CHARLEUX

OPÉRATION
ÇA S'PEUT-TU !

Les dossiers du CIRQ

Quartier général, Montréal

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-369-0

Dépôt légal : octobre 2022

Certain que le oui allait l'emporter haut la main lors du dernier referendum, le gouvernement provincial du Québec avait secrètement durant les mois qui précédèrent le vote mis sur pied le Centre d'Intelligence et de Renseignement Québécois.

Comme le non gagna, le CIRQ resta officiellement à l'état embryonnaire, toutefois, officieusement, il existe sous le Mont-Royal, dans quelques galeries creusées et aménagées en bureaux ultra sophistiqués, une unité active du CIRQ.

L'opération « Ça s'peut tu ! » se déroula entre les mois d'octobre et de novembre.

Pour des raisons de sécurité provinciale, les noms des acteurs de cette opération seront modifiés ainsi que les dates, les lieux, les événements et les conclusions.

Toute ressemblance avec des faits vécus et/ou des personnes ayant existé ou existantes serait une méchante coïncidence !

Un rendez-vous ben *flyé*

Le progrès a tué le charme et la séduction. Si le téléphone cellulaire n'avait pas été inventé, il y aurait encore beaucoup de secrétaires dans les bureaux des détectives privés. Mais maintenant, les stéréotypes des séries B viennent de disparaître avec le modernisme.

J'aimais bien les films en noir et blanc des années 50, avec les *PI* et leur partenaire sexy aux jambes gainées de nylon affriolant, affublées de corps sublimes et de lèvres pulpeuses. Le format Marilyn affairé sur une Remington en clignant des paupières comme des solos de castagnettes, courageuse comme pas une en apercevant son patron disparu depuis des semaines rentrer la face en sang, les vêtements en loques et l'haleine fétide ; je dois bien vous dire que tout ça, c'est bien fini, ou alors, c'était arrangé avec le gars des vues et je ne m'en étais jamais aperçu.

Quoi qu'il en soit, en cette fin de journée ensoleillée de mi-octobre, mon cellulaire sonna alors que je végétais seul dans mon bureau.

— Allo, à qui je parle ? me sortit une voix masculine quelque peu haletante.

— Ça dépend !

— Comment ça ?

— Vous vouliez parler à qui lorsque vous avez composé le numéro ?

— À l'agence de détective privé, *Kiko Investigation* !

— Eh bien, vous avez fait le bon numéro. Que puis-je pour vous ?

Au bout de quelques secondes, après avoir repris un semblant de souffle, l'homme poursuivit.

— Pourrions-nous nous rencontrer en fin d'après-midi, vers les six heures, à l'angle de Sherbrooke Est et Berri, au 450 ?

— Vous pouvez aussi passer à mon bureau maintenant, si ça vous arrange.

— Impossible ! Soyez à six heures au pied de l'immeuble qui fait l'angle des deux avenues.

Des fois, il ne faut pas trop poser de questions. Certains clients n'aiment pas cela. Ce sont eux qui décident quand et où ils parlent. Alors je me fis une raison.

— Comment vous reconnaîtrez-vous ?

— Complet noir, cheveux noirs, six pieds deux, la quarantaine passée. Je vous attendrai devant l'entrée.

— Puis-je au moins connaître votre nom ?

— Oui, bien sûr..., Soulange, Patrice Soulange. Alors à plus tard !

Je n'eus pas le temps d'en savoir plus, l'homme raccrocha sans rien ajouter. Sa voix m'avait semblé légèrement nerveuse tout au long de cette petite discussion, mais de nos jours, tout le monde est nerveux. C'est d'ailleurs un tort.

Comme il était presque cinq heures de l'après-midi, et que mes jambes voulaient se dégourdir, j'enfilai ma veste et partis en direction de l'angle en question, à pied, avec l'insouciance d'un sifflant jovial.

Les affaires n'allaient ni bien ni mal. Des clients, j'en avais régulièrement, mais rien de passionnant. Des histoires de femmes et d'hommes à filer, à photographier en flagrant délit d'adultère, des personnes à évaluer pour le compte de certaines compagnies, des fraudeurs d'assurances, des fois même, une ou deux recherches de personnes disparues. Enfin, tout le problème de l'humanité à résoudre, le manque de confiance, la tromperie et la solitude.

De la rue Rachel, où se situe mon bureau, je me dirigeai sur Saint-Denis. Les trottoirs de cette avenue ont toujours la bonne habitude de nous faire croiser de très belles femmes. « Montréal

regorge de magnifiques créatures, mais plus principalement sur Saint-Denis », m'avait sorti une fois un quêteux assis à même le sol alors que je lui donnais une pièce.

« C'est pour ça que je suis là. C'est la rue des pétards, parce que question générosité, Sainte-Catherine, c'est bien mieux ! ».

Son sens de l'observation m'avait tellement marqué que chaque fois que, de mon bureau, je devais descendre à pied dans l'est de Montréal, j'empruntais automatiquement Saint-Denis, et il n'avait pas tort.

L'automne, cette année-là, était assez doux et sans trop de pluies. Mi-octobre avait le goût d'un marshmallow qui coulait tranquillement vers novembre. Les fins de journée nous offraient des lots de monde joyeux attablés aux terrasses des cafés et des restaurants. Ce bout d'été qui se prolongeait en se refusant à devenir automne réjouissait les gens, qui souriaient pour un rien, pour oublier le mauvais temps qui allait s'en venir bien assez tôt.

Après avoir flâné quelque peu, j'arrivai à l'angle de Sherbrooke et Berri du côté du Manoir Plaza à six heures moins dix.

Sur l'avenue Sherbrooke, le trafic était comme d'habitude à cette heure-ci : intense et jammé. Le coin de rue puait aussi fort le monoxyde de carbone qu'un vieux fromage abandonné, les dessous de bras, et dans le ciel, mariant son bruit à celui de la ville, passait un avion en direction de Dorval.

En face, l'immeuble du rendez-vous se dressait avec cette esthétique d'un bout de navire échoué. Ne ressemblant à aucun autre du coin, perdu dans ses couleurs beige-jaunâtre, il avait l'air autant égaré qu'un syndiqué de la FTQ tenant une épicerie fine en plein marché Jean Talon.

Avant de traverser, je jetais un bref coup d'œil en sa direction et je pus voir qu'il n'y avait justement rien à voir. Personne ne m'attendait. Je restai ainsi quelques minutes à contempler la bâtisse puis, profitant d'une lumière favorable, je me retrouvai en quelques enjambées athlétiques devant le hall d'entrée.

Le temps passe lentement lorsque l'on attend quelqu'un ! Et plus l'heure du rendez-vous approche, et plus le temps ralentit.

On finit même par se demander comment l'heure de cet astie de rendez-vous finit par arriver tellement c'est slow. Puis les six heures s'affichèrent, les six heures et quart, les six heures et demie, les sept heures moins le quart, et au fil des minutes, il y eut juste l'heure qui passa, parce que mon bonhomme, quant à lui, brilla par son absence.

Et ce fut en m'en allant, rendu à bout de patience, que je l'ai vu arriver, mais on n'a pas vraiment eu le temps de se dire bien des choses.

C'est dans un bruit rapide d'os se rompant et de chair s'écrapoutissant, qu'un corps habillé de noir s'effoira à quelques pieds de moi. Un grand splash tout rouge, et puis plus rien. Un gars gisait à mes pieds dans un silence soudain et inquiétant que seul rythmait un pouls que je n'arrivais pas à identifier. C'est en reprenant ma respiration que je m'aperçus qu'il était en fait le mien.

Par réflexe, je levai la tête comme si je craignais d'en recevoir un autre, des fois qu'il y ait eu un spécial style deux pour un. Seulement deux ombres furtives que je distinguai à peine s'éloignèrent du rebord, quatorze étages plus haut.

Des passants s'arrêtèrent, alors que je me penchais sur le corps. En faisant mine de l'examiner et en invitant les badauds à appeler de l'aide, je lui palpai les poches à la recherche de papiers. Son portefeuille se glissa dans l'une des miennes avec la discrétion d'un pet de trappiste.

En me relevant, l'air faussement attristé, je fis signe à l'atroupement qu'il était trop tard, et expliquai que notre tombé du ciel devait probablement, à l'heure actuelle, serrer la main de Saint-Pierre ou celle de l'un de ses sbires. J'invitai la foule à se recueillir et lorsque tout le monde eut plus ou moins les yeux fixant le trottoir, j'en profitai pour m'esbigner en douce dans l'immeuble.

Si mes yeux ne m'avaient pas trompé, j'étais absolument persuadé d'avoir aperçu des silhouettes sur le toit. La distance pouvait bien me jouer des tours, mais j'étais presque certain que notre quidam ne s'était pas jeté dans le vide tout seul. Alors, comme tout ce qui monte redescend, je décidai de me positionner à l'intérieur vers la porte, un peu en retrait près d'une immense plante verte

en plastique véritable. De ma position, j'englobais d'un seul regard les deux ascenseurs et la cage d'escalier. Si jamais des silhouettes à l'aspect louche débouchaient dans le hall, elles devaient obligatoirement passer devant moi. Je dégainai mon revolver au cas où, et me mis en petit bonhomme derrière l'énorme pot.

Au bout de quelques instants à peine, la porte coulissante de l'ascenseur s'ouvrit et un couple de personnes âgées en sortit, surpris de l'effervescence qui se trouvait dehors. J'observai leurs gestes et leur démarche, mais en rien ils ne semblaient suspects. Les deux passèrent sans me voir et pour cause, des feuilles tout droit sorties de la forêt vierge synthétique me recouvraient quasi entièrement. L'ascenseur remonta, puis redescendit, sa porte s'ouvrit, mais curieusement, personne n'en sortit, et au bout de quelques secondes, elle se referma.

La question suivante me vint à l'esprit. « Comment un ascenseur peut descendre tout seul sans qu'il y ait quelqu'un à l'intérieur ? » Et la réponse commença avec deux petits cliquetis que je reconnus facilement. J'eus à peine le temps de me rouler en boule derrière le pot avant que deux détonations pulvérisèrent le hall. Mes oreilles me demandèrent un moment de recueillement avant de se prendre pour des cigales épileptiques, et une pluie d'objets volants s'abattit partout à la fois, fracassant tout ce qui pouvait bien être détruit.

Dehors, la détonation créa un mouvement de panique innommable qui m'arriva par une série de cris que mes acouphènes symphoniques réduisaient quelque peu.

Pour ma part, la verdure artificielle et son pot, derrière lesquels je me trouvais, me protégèrent assez que je ne reçus que très peu de projectiles provenant de la déflagration.

Au travers de l'opacité créée par l'explosion, je distinguai maintenant deux formes dévaler les escaliers et filer vers les portes anciennement vitrées. Je me dégageai de ma planque comme un diable hors de sa boîte en hurlant une sorte de « freeze » mélangé à un incompréhensible « arrêtez », mais je glissai sur des bris de verre à peine m'étais-je mis à leur courir après. Une chance, car une rafale d'arme automatique cracha juste au-dessus de moi une

giclée de balles qui s'échouèrent dans les murs avoisinants. Riposter de la position d'où je me trouvais pouvait sans conteste blesser une innocente personne, aussi, je restai au sol en roulant vers un des piliers.

Lorsque je me risquai à l'extérieur, les deux fuyards avaient disparu corps et âme. Devant moi, des gravats mélangés de briques, de ciment et de verre jonchaient le sol, transformant ce bout de trottoir en un chaos indescriptible duquel se relevaient les moins blessés ou les moins apeurés. Le hall d'entrée avait subi des dommages importants et un pan de mur entier s'était effondré.

*
**
*

Maintenant, l'endroit s'était transformé en une cohue de chars de police, de pompiers et d'urgence, dans un concert de flashes rouges et bleus. Tout autour de ce coin de trottoir, un ruban jaune délimitait un périmètre au bord duquel une flopée de journalistes et de curieux s'entassaient, pareils à une nuée de maringouins sur un camp de touristes français perdus en plein bois au mois de juin.

J'étais là, planté devant un policier de la SPVM en train d'essayer de répondre à ses questions niaiseuses. Pour vous présenter l'individu, imaginez le croisement raté d'une vieille amygdale en pleine angine avec un sac de vidange du deux janvier. Une tête d'un rouge fuchsia post-éthylrique, un ventre qui traînait presque à terre et une haleine tellement fétide que je me demandais s'il ne me parlait pas avec ses fesses.

— Pis, vot' nom, c'est ? éructa-t-il à bout de souffle, alors qu'il remontait son pantalon d'une poigne féroce.

— Kikowsky, Stanislas Kikowsky.

— Qu'est-ce c'est ?

— Qu'est-ce, quoi ?

— Ben vot' nom, qu'est-ce c'est ?

— Stanislas vient de mon grand-père maternel et Kikowsky, ça vient de mon père.

— Ah !... Et « faque », vous écrivez tout ça comment ?

— Avec une certaine émotion, je dois bien l'avouer !

Heureusement, ce merveilleux dialogue digne des plus grands moments de l'histoire contemporaine prit fin lorsqu'un enquêteur des crimes majeurs arriva en compagnie d'un médecin légiste que je connaissais de très longue date, du temps où j'étais à la GRC.

— Eh ben ! me lança ce dernier avec un grand sourire, t'as éternué trop fort encore une fois ?

— Non, je devais rencontrer un client !

— Tu m'en diras tant. Et il est... ?

— Sous les gravats qui sont là, lui indiquai-je en pointant du doigt un petit bout de mur qui se trouvait jadis à droite de la porte.

— Je vois, donc y en a juste un malgré ton cataclysme, un vrai miracle !

— J'y suis pour rien ! Juré !

Pendant que le docteur donnait des ordres pour dégager le corps, l'enquêteur prit la relève ainsi qu'un petit carnet de sa poche.

Ce policier-là ressemblait à une fouine. Des yeux comme des têtes de suce qu'on avait du mal à distinguer, des poils blonds un peu partout sur la face et des dents à faire du bran de scie. Le plus curieux encore, c'était son nez : une sorte d'arête sortie tout droit d'un coin de mur, munie de deux trous. Avec un appendice de même, il devait couper en deux ses kleenex d'un seul coup à chaque vidange. D'une voix calme, il me confia le plus sérieusement du monde :

— Si on commençait par le début, on poursuivait par la suite et on finissait logiquement par la fin ? Je pense que c'est un plan de match qui devrait marcher. Qu'en pensez-vous ?

Comment voulez-vous ne pas être d'accord avec un pareil énoncé. Je dus admettre qu'il n'y avait aucun problème avec sa façon de voir les choses.

— Donc, continua-t-il, vous vous appelez Stanislas Kikowsky. Vous êtes né à Montréal le 31 mars 1960, avez suivi des études classiques à Rigaud, après avoir bretté quelque temps, vous vous engagez dans les Forces canadiennes et servez cinq ans dans le 22^e,

puis vous passez dix ans dans la Gendarmerie royale du Canada, et maintenant vous exercez comme détective privé. Est-ce exact ?

— Pas la moindre erreur ! Mais...

— ... Maintenant, c'est à vous, je vous écoute. Commencez par le début !

Ce que je fis. Le début, la suite et la fin, d'une seule traite. Le tout prit à peine cinq minutes. Mais j'omis de parler du portefeuille que j'avais escamoté.

— C'est tout, finis-je par conclure, vous en savez autant que moi.

Le policier rangea son carnet dont il avait consciencieusement rempli quelques pages pendant ma déposition. Il émit quelques lieux communs du style : vous restez à la disposition de la police, vous m'informez si vous quittez la ville, si jamais vous en apprenez davantage, et d'autres dont il usa sans retenue. Il me donna à son tour, pour des raisons que je ne saisis pas sur le moment, quelques informations qu'il avait glanées auprès de témoins.

D'après certains, une femme et un homme habillés comme des trous noirs seraient sortis du hall juste à la suite de l'explosion en tirant derrière eux. Selon une autre version, il s'agirait de deux hommes vêtus de combinaison de travail grise avec des masques sur le visage qui seraient sortis de la bâtisse. Personne n'en savait vraiment rien, en somme.

Sur ce, nous échangeâmes quelques banalités du style « Oh ben ! », « Ben on l'a fait d'même », « Y a pas ! », « C'est ben pour dire ! », « Pour sûr ! ». Et, il m'autorisa à rester dans le périmètre, ce que je trouvai encore une fois fort étrange ; mais qu'est-ce qui ne l'est pas à notre époque ?

Pendant ce temps, le médecin légiste continuait son analyse préliminaire et ressortait du corps un thermomètre muni d'une longue tige.

— Tu surveilles la cuisson ? lui demandai-je en souriant.

— Exact ! Et la viande est pas mal saignante !

Je regardai vers le haut de l'immeuble avant d'ajouter :

— Mourir de cette manière, ça doit être quelque chose !

— Mourir d'une manière ou d'une autre, tu sais... le résultat est le même dans le fond ; ça me donne une job !

— Quand je pense qu'à cinq pieds au-dessus de ce trottoir, il était encore vivant. À quoi peut-on penser lorsque l'on est si près de la mort, d'après toi ?

— Sûrement pas à ce qu'on va manger le lendemain, à moins d'être très très optimiste !

Albert Covart était devenu médecin légiste par manque de mémoire, m'avait-il avoué un jour. « Je n'arrive pas à retenir le nom de ces maudites pilules et médicaments ! Tout le reste, j'ai pas de problème, mais le nom de ces pilules, c'est plus fort que moi ! ». Je n'ai jamais su s'il plaisantait ou non, car il est vrai qu'il en perdait des fois des bouts.

Aux portes de la cinquantaine, Covart exerçait depuis maintenant une bonne trentaine d'années sans être tombé dans l'alcoolisme, la drogue, ni la dépression. Chose rare dans ce métier qui forge généralement autant de dépendance que de cirrhoses.

— Il est mort il n'y a même pas une heure, affirma-t-il, cela concorde avec ton témoignage.

Je m'agenouillai pour étudier encore une fois le corps.

La victime ressemblait à un gros pâté chinois côté pile. La chute lui avait aplati la face qui ne ressemblait qu'à une énorme plaie et le pan de mur, projeté par l'explosion, lui avait causé des lésions à l'arrière de la tête.

— En fait, ajoutai-je en me relevant, on peut juste dire qu'il est mal tombé.

— Tiens, je vais le mettre dans mon rapport. T'as raison la marche était vraiment trop haute pour lui ! Et en plus, il s'est fait aplatis une fois au sol. C'était écrit qu'il devait finir sa vie aujourd'hui d'une manière assez *plate* dans le fond !

Pas de dépression, pas d'alcoolisme, mais du cynisme et de l'indifférence totale quant à la mort.

— Les gars du ramassage des corps vont bientôt être là et moi, je n'ai plus rien à faire dans le coin, continua mon ami médico-légal. Première constatation, il est arrivé de très haut. Ses organes internes ont explosé à cause de la violence du choc. Due à la chute, on observe une éviscération au niveau de l'abdomen.